

Caliban 15 mai 47
n° 5

LES LIVRES ET LEURS AUTEURS

419

De Pascal à Gide

par LOUIS PARROT.

DANS la préface de son recueil d'essais sur différents écrivains de Tristan à Alain-Fournier, M. Marcel Arland note très justement que ce qui doit retentir avant tout le critique ce sont les « rapports qui unissent l'œuvre à l'homme, leur mutuelle dépendance, leurs intimes échanges ». Le critique ne se contentera donc pas d'analyser les œuvres des écrivains, mais il devra aussi faire œuvre d'historien. Cette critique lyrique dont on souhaitait fort la venue peu après l'autre guerre, il semble bien que M. Marcel Arland nous en ait donné de fort beaux exemples. L'étude qu'il publie dans *Echanges* (1) sur le *Promenoir des Amants* et sur Tristan est le modèle de ces analyses vivantes dans lesquelles un écrivain revit tout entier, non seulement dans le décor qui lui fut familier, ce qui est malgré tout très facile à reconstituer, mais dans le climat spirituel de son époque.

On connaît fort mal Tristan dont la réputation a été éclipsée par les autres Précieux. Je relisais récemment l'importante étude que Philarrète Chasles consacrait aux « victimes de Boileau » et il ne réserve que quelques lignes pour Tristan. Par contre il s'attarde très longuement sur le chevalier Marini et surtout sur Saint-Amant (ce dernier poète a constamment bénéficié d'un indéniable courant de sympathie ; il y a un an à peine M. René Bouvier lui consacrait un ouvrage, et voici quelques jours le charmant poète Maurice Fombeure publie un livre alerte et documenté sur cet extraordinaire personnage (2). Mais jamais Tristan n'a connu une telle faveur : Valéry Larbaud le tient sans doute

pour un poète trop connu et il ne lui fait pas la moindre place dans *Le Domaine Français*. Il fallait donc que la gloire bien modeste de Tristan attendit M. Marcel Arland pour être quelque peu revalorisée. Voici donc le poète réhabilité, les muses de la poésie mineure apaisées, et un excellent travail accompli. Dans ces pages en partie oubliées, le critique a découvert ces poèmes parfumés d'« une essence assez pure pour que d'autres hommes en soient encore émus, trois siècles plus tard ».

Cette méthode critique qui écarte a priori toute règle, toute recette et varie avec chaque auteur étudié, M. Marcel Arland la renouvelle en abordant Madame de Lafayette, Mairieux — en qui il étudie le romancier de *Marianne* — Lacroix et Benjamin Constant. Mais cette méthode n'est plus valable lorsqu'il s'agit de

(1) Fernand.
(2) Gallimard.

Mai 1947.

C'est dans la belle collection de *don Carré* où nous avons déjà vu de si importants fragments du *Jour* de Romain Rolland et *Il y a de* Guillaume Apollinaire, que M. Marcel Arland publie son *Pascal*. Ce livre est précédé d'un essai de Raymond Guérin sur le romancier de l'*Ordre* et d'*Antarès* et c'est une amicale introduction à l'étude de cet auteur. A maintes reprises au cours de son œuvre fort abondante, M. Marcel Arland cite Pascal, commente quelques-unes des *Pensées* ou, non moins fréquemment donne à certains de ses héros un comportement inspiré par une lecture fervente de ce livre désordonné, traversé d'éclairs, qui n'a pas cessé d'exercer sur les jeunes gens une influence féconde, mais souvent si redoutable. Rien d'étonnant à cela. M. Marcel Arland connaît depuis longtemps Pascal, il s'est familiarisé avec cette œuvre dont l'accès, nous dit-il, est fort difficile et l'étude qu'il nous donne aujourd'hui est le type même de ces biographies dans lesquelles l'homme et ses écrits sont étudiés avec une minutie passionnée. Tout ce que nous dit M. Arland sur Pascal est essentiel. Il n'y a là aucune littérature inutile, aucun commentaire irritant, comme ceux que nous lisons souvent dans ces vies romancées où l'on met au premier plan les talents précoces du grand écrivain, ses découvertes d'adolescent, ses relations avec sa sœur et avec les autorités religieuses, en un mot tous les éléments « publics » de sa courte existence.

Mais M. Arland a renoncé à un procédé aussi puéril et il n'emprunte à la biographie de Pascal que les seuls faits indispensables, ceux qui éclairent le visage du grand écrivain et nous permettent de le situer dans le temps, tout juste ce qu'il faut

pour nous préciser les rapports qui unissent l'homme à son œuvre » et c'est à cette dernière recherche qu'il s'attarde. Pascal n'est jamais en repos et jamais ne joue. Toujours tendu, pressé, haletant, il ne rit pas et nous fait honte de rire ». Et plus loin, à propos du livre unique qu'il nous laisse : « Il n'est pas de dénonciation plus cruelle ni plus dramatique de la faiblesse humaine. C'est que l'accusateur n'est pas un moraliste, un sage, un saint ; il est lui-même un homme et souffre, s'indigne ou tremble dans sa condition d'homme ». C'est cet aspect que M. Marcel Arland a surtout retenu, les doutes, les scrupules, la foi brûlante d'un homme qui se sent poursuivi par ce « Visiteur Nocturne » dont Mozart — a-t-on rapproché parfois ces deux existences ? — devait être persécuté jusqu'à ses derniers instants. Et il y a dans l'étude de M. Arland une hauteur de ton, un sérieux et une pénétration qui font de ce petit livre l'un des plus précieux de son œuvre critique.

Je retrouve le nom de M. Arland cité, et justement à propos de Pascal dans l'ouvrage que Charles du Bos a consacré à l'auteur des *Nourritures Terrestres*. Une citation de saint Paul, rapportée par M. Arland, éclaire à la fois l'œuvre de Pascal et, par reflet, si l'on peut dire, une grande partie de celle de Gide. Dans les *Pensées*, nous précise Charles du Bos, le *Mystère de Jésus* figure la crypte où, à voix basse, l'âme croyante dialogue avec le Christ. Or, n'est-ce pas un interminable dialogue que poursuit Gide à travers une œuvre aux détours complexes, ce labyrinthe où il s'est lui-même si souvent égaré ? Le livre de Charles du Bos qui s'intitule précisément *Dialogue avec*

Mai 1947.

André Gide (1) est constitué par les entretiens qu'il consacra au romancier des *Faux Monnayeurs* et par les conférences nombreuses qu'il donna sur son œuvre. Des fragments de lettres inédits, des citations, des références multiples à des auteurs étrangers, illustrent cet ouvrage considérable qui demeure avec le *Lord Byron* et l'admirable préface aux *Écrits Intimes* de Hugo Von Hofmanstall, parmi les plus pénétrants de Charles du Bos. On reste confondu devant l'accumulation considérable de documents auxquels du Bos a fait appel, soit pour étayer une théorie, soit pour expliquer quelque intention de l'auteur qu'il étudie. Dans ce livre dont le chapitre sur *Numquid et tu ?* est sans doute l'un de ceux qui nous renseignent avec le plus de fidélité sur la pensée religieuse de Gide, et surtout dans le long chapitre dont une étude nourrie — j'allais écrire, persuasive — sur *Corydon* forme le centre, toute l'œuvre de Gide (jusqu'en 1930) est analysée par un homme dont la foi ne vient jamais troubler le jugement.

Sans doute, Charles du Bos est-il porté à ne voir dans Gide qu'un écrivain mystique ; c'est une simplification un peu hâtive ; on pourrait dire beaucoup de choses sur le « mysticisme » de Gide. Ce que Charles du Bos a voulu montrer, c'est la filiation qui unissait le poète des *Nourritures*, le conteur tourmenté de la *Symphonie Pastorale* aux grands écrivains français qu'il admire et parmi eux Pascal au premier chef. Filiation qui est beaucoup plus manifeste dans le style que dans le comportement de l'individu. Il serait facile, en effet, de démontrer que la démarche spirituelle de Gide est tout à l'opposé de celle de Pascal ; trouver quelque rapport profond entre ces deux esprits nous conduirait dans ce do-

maine, séduisant peut-être, n'est pas peu frivole où l'imagination en fait les jeux littéraires. Mais dans son intrépidité confiante, dans son amicale ferveur, Charles du Bos qui est tout d'abord ébloui par la forme, toutes les indulgences pour les coutumes et les faiblesses du contenu. C'est un critique, mais c'est avant tout un esthète. Et l'esthète, tel qu'il l'entendait, a contaminé par son raffinement excessif nombre de grands écrivains. Ce qui préserve finalement André Gide, fut sa rudesse — on sait combien il se méfiait du trop tendre Marc Proust — et cette « sincérité » dont les accents n'ont pas fini de nous toucher, mais qui demeurent, malgré cette bonne volonté à laquelle nous conviait Charles du Bos, des accents fort affaiblis de Pascal.

L. P.

(1) Corréa.

MAX WHITE

LE ROMAN
DE
GOYA
DANS L'ARDENTE
CLARTE

*Traduit de l'américain
par
MARINA GREY*

Un volume, 384 pages : 240 fr.

AIMERY SOMOGY
EDITEUR